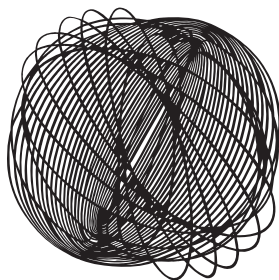


DU MONDE ENTIER

ASTRID ROSENFELD

LE LEGS D'ADAM

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD LORTHOLARY



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

ASTRID ROSENFELD

LE LEGS D'ADAM

roman

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

ADAMS ERBE

© *Diogenes Verlag AG, Zurich, 2011.*

© *Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.*

Pour
Maria Paola Rosenfeld
Detlef Rosenfeld
et Dagmar Rosenfeld

I

EDWARD

Commence-t-on à écrire parce qu'il y a quelqu'un à qui l'on veut tout raconter ?

Commence-t-on à raconter parce qu'il est insupportable de penser que tout va simplement disparaître ?

Amy, c'est à toi que je voudrais tout raconter.

Tu es maintenant en Angleterre et j'ignore si tu penses souvent à moi ou pas du tout. Mais moi je ne peux pas t'oublier.

Dans ces pages il s'agira aussi de sauver de la disparition une nuit glaciale de février.

Amy, toi et moi ne sommes qu'une petite partie de l'ensemble. Car en fait il est ici question de l'histoire d'Adam, mais dans un grenier mon histoire et celle d'Adam se sont entremêlées.

Adam m'a légué ses yeux, sa bouche, son nez, et une liasse de papiers qui n'est pas parvenue à sa véritable destinataire.

Amy, je crois parfois qu'il a fallu d'abord que je te rencontre pour pouvoir prendre possession de ce qui m'a été légué.

On m'a toujours raconté que mon père était mort, alors qu'il a simplement quitté ma mère. En fait, on ne peut même pas appeler ça quitter, car ils n'ont jamais été vraiment ensemble, ils se sont à peine connus. Pour être exact, ils n'ont couché ensemble qu'une seule fois. Et quand ma mère a constaté qu'elle était enceinte, il y avait longtemps que mon père était retourné dans son pays.

J'avais huit ans quand une des amies de ma mère l'a convaincue qu'il était extrêmement important, pour mon développement psychique, que j'apprenne la vérité sur mon géniteur. Le plus tôt serait le mieux.

La vérité, ce n'était pas grand-chose. Mon père s'appelait Sören ou Gören, et venait de Suède ou du Danemark ou de Norvège. Ma mère ne se souvenait de rien de plus. « Eddylein, ton père est sûrement un homme formidable, et ce soir-là, lorsque nous... lorsque tu... enfin bref... nous nous sommes beaucoup plu, beaucoup. »

La variante avec le père mort m'avait toujours mieux convenu que celle avec ce formidable Sören ou Gören scandinave.

Quoique je ne doive pas mon engendrement à l'amour entre deux êtres, mais à l'effet désinhibiteur de deux bouteilles glacées de vodka Gorbatchev, je n'en fus pas moins

pour ma mère un enfant désiré. Depuis l'âge de quatorze ans elle ne désirait rien tant que d'avoir un bébé. Elle avait déjà la trentaine lorsque le sperme scandinave y pourvut. Au quatrième mois de sa grossesse — mon père avait déjà quitté Berlin —, elle abandonna son emploi de libraire et se retira dans l'appartement de ses parents. Ses amies prirent en pitié la pauvre Magda Cohen, que ce bâtard dans son ventre obligeait à abandonner carrière et indépendance. Elles tentèrent longuement de persuader ma mère de continuer à travailler, même en ayant un enfant. Mais Magda Cohen, en matière de féminisme, c'était l'Antéchrist. Et si quelqu'un l'avait en temps voulu épousée et mise enceinte, jamais elle n'aurait eu l'idée d'exercer un métier.

Par un après-midi ensoleillé de mars, Magda m'expulsa et me prénomma d'après l'un des protagonistes du roman de Jane Austen qu'elle préférait : Edward. Ce jour de printemps, je ressemblais à tous les autres bébés. Mais d'année en année, la ressemblance s'accrut. Les yeux d'Adam, la bouche d'Adam, le nez d'Adam.

Je jouais de préférence dans la pièce de séjour, devant le poêle. Il était blanc, avec des fioritures et, en haut, trois angelots grassouillets qui se tenaient par la main. À côté du poêle, il y avait une caisse avec mes petites voitures. J'adorais mes voitures, je me prenais pour un spécialiste et je voulais plus tard m'occuper d'automobiles, comme sans doute presque tous les garçons de six ans. Je n'étais vraiment pas un enfant original. Et juste au moment où la Jaguar dorée, le joyau de ma collection, carambolait la Mustang blanche, j'entendis mon grand-père sangloter. Il était assis par terre derrière moi. Cela déjà me troubla,

car normalement mon Papi Moses s'asseyait sur le divan ou sur une chaise, mais enfin pas sur le parquet. Et puis il avait les larmes aux yeux. Je mis mes bras autour de lui, mais il me repoussa doucement et me caressa la tête d'une main tremblante.

« Adam, dit-il.

— Papi ? »

Il gémit ou soupira. « Voilà bien des années, il y a déjà eu un garçon assis là, et qui te ressemblait. Il n'avait pas des voitures, il avait des soldats de plomb. Il s'appelait Adam, et c'était mon petit frère.

— Où il est ? »

Moses ne répondit pas.

« Où sont ses soldats ?

— Les soldats meurent vite. » Il se passa la main sur le visage. « Edward, prions le seul Dieu, demandons-lui que tu aies hérité seulement du physique d'Adam et non de son caractère. »

Papi priait constamment le « seul Dieu », fréquentait régulièrement la synagogue de la Pestalozzistrasse et tenait à manger casher. Mami et Maman ne priaient presque jamais, allaient rarement à la synagogue et mangeaient ce dont elles avaient envie.

Nous étions là par terre. Les prières en hébreu de Papi sonnaient pour moi comme le bêlement d'une chèvre. Le voilà qui s'y croit, me dis-je en voyant des larmes lui couler à nouveau sur les joues. Enfin ma mère rentra et mit fin à la scène. « Papa ? Qu'est-ce que vous faites là tous les deux ?

— On prie, à cause d'Adam », répondis-je, parce que Papi continuait de parler à son seul Dieu, comme en transe.

Ma mère eut un soupir, saisit Papi par le bras et le fit se relever. « Viens, Papa. »

Il se laissa docilement emmener.

La Mustang capota. Je la lançai dans la caisse et j'en tirai une Land Rover, qui devait maintenant affronter la Jaguar dorée. Naturellement elle n'avait aucune chance, car jamais je ne laisserais perdre la Jaguar.

Cette histoire d'Adam me serait sans doute aussitôt sortie de l'esprit, mais ce soir-là Papi ne mangea pas avec nous. Il resta dans la bibliothèque, comme nous appelions le grenier qui faisait partie de notre appartement. Ce n'était pas une vraie bibliothèque. Il y avait bien un rayonnage avec des livres, mais en fait, ce gigantesque espace, accessible par un escalier en colimaçon, nous l'utilisions comme débarras. Vieilles valises, meubles mis au rancart dont pour des raisons sentimentales on ne voulait pas se séparer, cartons de photos et de vêtements, mon berceau. Tout un fatras, quoi.

Moses Cohen, mon grand-père, passait beaucoup de temps dans la bibliothèque. À cause du silence, disait-il. J'avais rarement le droit de monter là-haut. À cause de la poussière, disait ma grand-mère, Lara Cohen.

Nous étions donc trois à la table de la cuisine, et Mami tendit le cou. Elle avait un long cou de cygne dont elle était très fière. « Qu'a donc Moses ? demanda-t-elle à ma mère.

— Adam », telle fut la réponse toute simple.

Le cou de ma grand-mère pivota dans ma direction. « J'ai toujours espéré que ça passerait en grandissant, eh bien...

— Il finira bien par s'en sortir », dit ma mère.

Lara Cohen eut un rire bref. Son rire était toujours mis sur le point final, bref et sec. Il ne venait pas du ventre ou du cœur, c'était comme le point d'exclamation sur un clavier. On appuie, terminé.

« Magda chérie, ton père pense plus aux morts qu'il ne songe aux vivants, si tu vois ce que je veux dire. » Une amertume vibrante dans sa voix.

« Il est mort, Adam ? questionnai-je.

— Espérons. » De nouveau son rire.

« Maman, ne dis pas des choses pareilles devant Eddylein.

— Il est mort ? insistai-je.

— Disons qu'il est mort, Edward. Il aurait mérité la mort. C'était un méchant homme, il a...

— Maman, arrête, je te prie.

— Il a démoli quelque chose ?

— Oh oui, sa grand-mère et sa mère.

— Maman. » Ma mère tapa du poing sur la table, ce qu'elle ne faisait jamais.

« Magda chérie, ce n'est pas une raison pour maltraiter le mobilier. »

Ma mère se leva et débarrassa les assiettes, alors que nous n'avions pas fini de manger. Ma curiosité était piquée : quelqu'un qui avait démoli sa mère et sa grand-mère, ça n'était pas banal.

Mami prit son manteau et nous dit bonsoir, elle allait au concert ou au théâtre. Maman et moi l'accompagnions quelquefois, mais Papi ne venait jamais. Il quittait rarement l'appartement, de toute façon.

Je restai éveillé, cette nuit-là. J'entendis ma grand-mère rentrer, puis ce fut le silence. Il n'y avait qu'en haut que le plancher grinçait. C'était le moment que j'attendais. Je me

glissai hors de ma chambre, montai l'escalier en colimaçon et ouvris la porte. Moses était assis dans un vieux fauteuil, un livre ouvert sur ses genoux, mais il ne lisait pas, il regardait fixement droit devant lui. Je me plantai à son côté, passai les mains sur l'accoudoir et secouai un peu le fauteuil pour signaler ma présence. Papi eut un sourire triste. « Tu ne devrais pas être en train de dormir, Eddy ?

— J'arrive pas.

— Je comprends ça. Moi aussi, souvent, je n'arrive pas à dormir. »

Et avant que son regard ne redevînt fixe, sans lui laisser le temps d'oublier ma présence, je le tirai par la manche. « Papi, raconte-moi, pour Adam. »

Il mit longtemps avant de commencer à parler. Il parla de Hitler et de la guerre, raconta qu'on était très mal parti quand on était juif, et que toute la famille avait voulu émigrer. Ils avaient besoin de papiers qui coûtaient très cher. Et peu avant le jour du départ, Adam avait disparu avec la fortune de toute la famille. Ils avaient bien les papiers, mais à part ça à peu près rien. La grand-mère et la mère de Moses et d'Adam restèrent à Berlin, elles ne voulurent pas suivre les autres en Angleterre. « Je pense qu'elles attendaient qu'Adam revienne. Mais il n'est pas revenu.

— Mami dit qu'il les a démolies. Comment il a fait, s'il était pas là ?

— On peut faire de gros dégâts, en ne faisant pas certaines choses.

— Alors il n'a rien fait ?

— Directement, non. »

Arrivé là, tout ça commença à m'ennuyer, et je redescendis, laissant mon grand-père seul au grenier.

Au grand regret et mécontentement de Lara Cohen, Magda n'avait hérité ni de son discernement ni de son cou de cygne. Selon ma grand-mère, Maman manquait de volonté et elle était bien trop sentimentale. Et tandis que Mami, bien qu'elle ne fût plus toute jeune, se consacrait à une douzaine d'activités bénévoles et faisait preuve d'un considérable intérêt pour la culture, Magda Cohen n'avait pas un seul hobby ni le moindre sens artistique. Mozart, Elvis ou tel crooner allemand, les romans de gare, Goethe ou Thomas Mann, elle classait tout en deux catégories toutes simples : j'aime ou je n'aime pas. Rien à faire des prix Nobel. Elle ne savait même pas distinguer un mousseux bon marché d'un champagne. Mais quand une chose lui plaisait, elle lui vouait une vénération sans limites. Si elle aimait bien quelque chose, c'était de tout son cœur. Ma mère savait aimer.

Magda avait beaucoup d'amies. Elles estimaient toutes que ma mère était un peu simplette, néanmoins elles venaient toutes constamment la voir pour lui déverser, dans notre séjour, ce qu'elles avaient sur le cœur ; car Magda avait du temps et savait écouter. Toutes, je pense, sous-estimaient ma mère.

Le premier homme qu'elle me présenta fut Hannes, du quartier de Wedding. C'est du moins le premier dont je me souviens. Hannes était boucher et avait six ans de moins que ma mère, qui allait juste avoir quarante ans. Mais Maman gardait toujours un côté jeune fille, une sorte d'innocence qu'elle ne devait jamais perdre.

Hannes, assis dans notre séjour, affichait un sourire aussi bêta que les anges en relief sur le poêle. Quoi qu'on dît, il haussait constamment les sourcils d'un air étonné. Tout semblait le surprendre.

« Hannes, voulez-vous une autre tasse de café ? » Et Hannes était sidéré.

« Un boucher, comme c'est charmant, Magda », dit Mami lorsque Hannes eut quitté l'appartement.

Maman ignora les commentaires acérés de sa mère, à moins qu'elle n'en sentît déjà même plus les pointes. Mon Papi ne s'exprima pas, il se retira au grenier.

« Eddylein, est-ce que Hannes t'a plu ? » demanda ma mère d'une voix si pleine d'espoir que je ne pus faire autrement que de répondre « oui », alors que je n'avais aucune opinion sur ce boucher barbu.

Hannes nous invita à dîner le lendemain soir, ma mère et moi, et l'on vit se révéler alors le problème fondamental de cette relation encore toute fraîche. Nous n'avions, tous les trois, pas le moindre don pour la conversation. Maman avait un long entraînement pour écouter, moi j'étais un enfant, et Hannes ne savait parler que de viande. Mais devant Maman, « en présence d'une dame », comme il disait, il se gardait de s'étendre sur le sujet. Une fois qu'il y fut allé de quelques phrases sur la préparation du boudin, le silence régna à notre table. Je me sentais au moins partiellement responsable de la soirée, parce que j'avais tenu à une pizza et que nous étions donc chez l'Italien, qui était en réalité un Grec. Peut-être que dans un *steakhouse* tout eût été plus simple. Peut-être qu'une bonne pièce de bœuf au gril aurait incité Hannes à en dire un peu davantage sur l'abattage. Ensuite je lui demandai : « Est-ce que tu as déjà tiré sur un animal ? » Juste pour meubler ce silence pesant.

« Oui.

— Aussi sur un cerf ? » Je pensais au père de Bambi.

« Oh oui, et même un énorme.

— Tu l'as mangé ?

— Oui, je l’ai mangé. » Il rit, et sa bedaine en tressauta.
« J’aime pas le cerf, ça a un goût de vieille éponge. »

Hannes était là dans son élément et il nous expliqua pourquoi le gibier pouvait prendre un goût de moisi. Cela tenait à la maturité sexuelle et à encore autre chose, mais je ne m’en souviens pas, je n’écoutais déjà plus. Je dessinais avec les feutres que m’avait apportés, avec un bloc, l’Italien grec.

Après ce soir-là, ils ne se sont plus vus que deux fois. Ce fut Hannes qui quitta ma mère. Comme tous les hommes l’avaient quittée un jour ou l’autre. Elle était toujours prête à boire la coupe jusqu’à la lie, si amère ou si fade qu’elle fût.

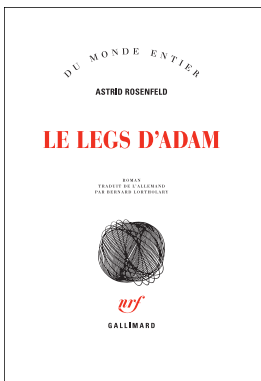
J’avais huit ans et je savais déjà la vérité sur mon géniteur scandinave lorsque apparut l’homme suivant. C’était l’époque où Papi était nettement sur la mauvaise pente. Il ne quittait presque plus le grenier. Il dormait même là-haut. Plus Moses devenait confus et pitoyable, plus Mami semblait se montrer sévère, elle qui de toute façon n’avait jamais été commode. Une fois, comme il descendait péniblement l’escalier en colimaçon, je l’entendis lui dire : « Lave-toi, tu ne sens pas bon. Et secoue-toi un peu, Moses. »

Il ne répondit pas, se contenta de la regarder, d’un air si triste que ça vous donnait le vertige. Il fit demi-tour et remonta.

Mami ne m’autorisait pas à aller le voir dans la bibliothèque. « Edward, tu es assez grand pour comprendre que de te voir lui cause trop d’émotion. S’il avait envie de te voir, rien ne l’empêche de descendre. N’est-ce pas ? »

Mais quelquefois, quand Lara Cohen n’était pas à la

I. Edward	9
II. Adam	121
III. Le legs d'Adam	357



Le leg d'Adam

Astrid Rosenfeld

Cette édition électronique du livre
Le leg d'Adam de Astrid Rosenfeld
a été réalisée le 27/11/2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070135912 – Numéro d'édition : 237056).
Code Sosis : N51149 – EAN : 9782072460371.
Numéro d'édition : 237720.